

1925-2025

un an avec Howard Phillips Lovecraft

#161 | 12 juin 1925

Non, le Grand Vol jusqu'ici n'a pas trouvé d'heureux dénouement, même si j'appelle à mon secours les plus belles consolations de la philosophie. [...] Je ne me souviens pas d'avoir jamais attribué l'augmentation de la criminalité à l'influence du cinéma — en fait, je suis certain que vous sous-entendez une autre critique — puisqu'affirmation largement répétée que je suis enclin à accepter mais avec de grandes réserves. Je ne crois pas que les malfrats y puisent beaucoup plus d'idées que dans les romans à dix sous et leurs suppléments illustrés du dimanche ; je pense plutôt que les causes actuelles de l'anarchie sont plus complexes : population immigrée hétérogène de bas niveau, manque d'éducation familiale inhérent à une civilisation industrialisée, manque de sophistication morale dû à la croissance des grandes villes, déclin des superstitions religieuses qui laisse les plébéiens sans codes de conduite rigides, et diffusion générale d'une philosophie matérielle et pessimiste dans laquelle la morale est considérée comme un ornement artificiel trop fragile pour que les paysans en tiennent compte dans leur quête d'un peu de joie de vivre avant l'extinction noire finale. En d'autres termes, c'est l'époque elle-même qu'il faut accepter comme un fait, qu'on le veuille ou non. Personnellement, je suis fondé à croire les faits scientifiques dont la connaissance publique a provoqué ce sentiment d'insoumission, tout en déplorant, par amour du conservatisme et par sens de l'artistique dans la vie, leurs inévitables conséquences. Il n'y a rien à y faire — on ne rétablit pas un système de mythes une fois que le peuple sait qu'il est creux — et l'on peut se consoler en se disant que notre civilisation n'est pas la première à tomber en décadence. La décadence est le sort commun de toutes les institutions humaines ; et nous avons beau protester, nous ne pouvons éviter la loi de la vieillesse et de la mort qui a fait tomber dans la poussière l'Égypte, Babylone, Ninive, Tyr, Persépolis, la Grèce, Carthage, Palmyre, Alexandrie, Rome, Bagdad et Cordoue. Nous avons passé le méridien et nous ne pouvons désormais qu'espérer que la destruction ne sera pas trop rapide. Mais même cela n'a pas d'importance dans un cosmos fade et aveugle.

HPL, lettre à Lillian Clark, 8 juin 1925.

[1925, vendredi 12 juin]

Up early — read — write letter for SH — read — out with SH to subway
& shopping — return & read — write — AEPG//// out to watch mender's
— return & read — Kamin call — SH arrive — tea — Kamin lv. wash
dishes, read, & retire.

*Levé tôt. Lu. Écrit une lettre pour Sonia. Lu. Dehors avec Sonia,
métro puis courses. Retour & lu. Écrit. Lettre à Annie. Je ressors
porter ma montre à l'horloger. Retour & lu. Visite de Kamin. Retour
de Sonia, on prend un thé, Kamin s'en va, je lave les tasses, lu, couché.*

Cela n'a rien à voir, mais cela me hante en ce moment. Ces jours-ci, j'ai du remords à suivre Lovecraft dans cette coquille intime de ses jours, sur laquelle il est aussi silencieux, comme de se prosterner pour tenir. Le couple va cohabiter pendant tout un mois, avec des hésitations sur le chemin à suivre (ils cherchent à déménager dans la périphérie de New York, puis finalement Sonia repartira, et ce sera pour Lovecraft le rebond d'écriture qui décidera de son retour à Providence, et de l'arrivée des grands textes). Si cette accumulation de jours peut réussir à prendre sens, c'est si cette percussion des jours peut appeler sur elle des souvenirs du Lovecraft d'avant New York, et pourquoi pas depuis l'enfance, et anticiper les douze ans à venir — les dernières notes de Lovecraft, dans l'hôpital où il restera conscient jusqu'au dernier jour, sont la prolongation des notes du journal de 1925. Et tenter, dans ce triple miroir, de voir de plus près celui qui écrit, nous rapprocher du mystère de l'invention. Lovecraft est-il loin de moi ? En 1971, à Madison Wisconsin, on propose à Julien Gracq, invité de l'université, et dont c'est le premier séjour en Amérique, de rencontrer August Derleth. Il est douteux que Gracq ait eu préalablement connaissance de l'existence de Derleth, mais il a probablement une vague idée de ce qu'est Lovecraft d'après quelques articles surréalistes, et il mentionne dans *Lettrines* II comme si tout le monde connaissait ces trois syllabes dorées sur fond noir. On n'a pas de témoignage (ou alors dans les carnets de Gracq dont nous ne disposons pas encore) de ce que fut la rencontre. J'ai donc connu quelqu'un, et mangé avec lui, qui a connu quelqu'un, et mangé avec lui, qui a connu Lovecraft et mangé avec lui. Je regrette, dans mes quelques jours à Madison Wisconsin, de ne pas avoir demandé à visiter le petit musée constitué à partir des archives de Derleth. Ces liens, pour symboliques qu'ils soient, tous les auteurs semblent les connaître : dans une lettre à Barlow depuis Québec, le 3 septembre 1933, Lovecraft lui raconte avoir fait la connaissance d'un médecin français aveugle,

gazé sur le front italien dans la Première Guerre mondiale, parlant cinq langues et qui avait connu Jules Verne personnellement — Lovecraft est tout ému de ce lien presque direct avec un auteur qu'il vénère. J'ai donc connu quelqu'un (Gracq) qui a connu quelqu'un (Derleth) qui a connu quelqu'un (Lovecraft) qui a connu quelqu'un (le Français aveugle de Québec) qui a connu Jules Verne — pour les Rolling Stones il me faut un maillon de moins, pour Rimbaud seulement un de plus. Est-ce que ça aide, ici ? Oui, à tenir sur le chemin quand on sent que la dramaturgie s'accélère, et, à mesure que Lovecraft se confronte enfin à ce que Derleth nommera sa « solitude essentielle », c'est toute sa vie qu'on va tenter de rassembler dans la répétition des jours de Brooklyn. Dans le journal, le haut vocabulaire du baseball et sa terminologie guerrière : pas seulement Babe Ruth, mais ce grand puzzle de toutes les équipes de quartier, chaque fois pleine page. Anniversaire étrange ? Celui d'un crime parfait, commis il y a cinq ans et le mystère en demeure encore. Ou bien cette nouvelle : pour la première fois, un meurtre commis en avion (et la victime balancée depuis les airs). Pourtant c'est seulement en 1935 qu'Agatha Christie publiera *La mort dans les nuages*. Et bien sûr, être fils de bonne famille (banquière) ne rend pas excusable, mais certainement remarquables, vos accidents de la route — et tant pis pour la jeune femme de 22 ans qui en est la victime.

New York Times, 12 juin 1925. De Saint-Louis, Missouri, le 11 juin. Marshal Wilbert Robinson, de la Brigade de Brooklyn, pouvait marcher fièrement en quittant Saint-Louis hier. Les fusilleurs de Flatbush venaient de battre les Cardinaux, 7 à 5, en finissant d'une série noire de 3 matches perdus et revenant dans la course dans le championnat de ligue dominé par les Géants. Ce qui s'appelle tuer trois oiseaux d'une seule pierre. Les hommes de Robins cependant n'étaient pas fâchés de quitter la capitale du Missouri. Ils ont emprunté le couloir de la mort en perdant trois de leurs quatre matches, et ont bien failli se manger la farine dans la bousculade due aux moissonneurs de blé. Mais ils n'ont pas été longs à découvrir que les nouveaux Cardinaux n'étaient pas à la hauteur des anciens, et qu'ils n'avaient rien pour les protéger du naufrage. C'est Jess Petty, l'ailier qui a coûté à Uncle Robbie quelques beaux pennies ce printemps, qui a finalement porté le fanion hors du bois. Il a asséné les 9 coups de batte gagnants, perdant seulement le 8ème, qui les mèneraient à la victoire. Les combattants de la Colline l'épaulaient devant une foule de 4000 personnes qui ne souhaitaient rien tant qu'une victoire de ses héros locaux, quand John Mitchell a levé sa main gantée juste devant un lancer de fer venu de la batte de Ralph Shinner, qui déciderait du jeu. Tout est bien qui finit bien, comme monsieur Shakespeare l'a dit une fois. Que Hornsby ait ramassé les 50 000 dollars dans le giron même des Cardinaux de Rickey pourrait mettre fin à leurs espoirs dans la ligue. Rickey aura été un martyr de la science du baseball, et il est désormais parti battre, paraît-il, les champs du Kansas pour y dépister un nouveau Walter Johnson.

Fifth Anniversary of the Elwell Murder Finds It Listed as the Perfect Mystery

Yesterday was the fifth anniversary of the murder of Joseph Bowne Elwell, a mystery which some students of crime have held to be perfect of its kind.

Elwell, who was a noted authority on bridge and a well-known racehorse owner, spent the night of June 10, 1920, dancing at the Ritz-Carlton and then watching the Midnight Frolics with a party consisting of Walter Lewishohn, Mrs. Lewishohn, Octavio Figueroa and Viola Kraus. He left them after midnight and took a taxicab to his home in West Seventieth Street. The following morning, shortly after 8 o'clock he was found dying in a small room off the entrance hall of his home. A .45-calibre automatic had been held close to his forehead and fired.

Elwell was in his pajamas. His morning's mail lay on his lap and on the

floor. Two or three of his letters were open and the others unopened. There was no bad news. His affairs were in good shape, as his estate proved to be worth about \$100,000. The pistol which killed him had disappeared, and the possibility of suicide was absolutely ruled out.

The police and District Attorney's office followed up countless trails and investigated numerous suspects, but found no clew that proved to be sound. They investigated old quarrels, old love affairs, turf rows, gambling squabbles and business disagreements, and found scores of persons who might have had grievances or fancied grievances against Elwell. Inviting and plausible theories led in every direction, but always ended with the investigators up against a blank wall.

Alan Harriman, in Auto, Hits Taxi, Whirls On, Breaks Woman's Skull, Strikes Another Car

Alan Harriman, 26 years old, son of Joseph W. Harriman, President of the Harriman National Bank, driving a touring car about 6 o'clock last night, hit a taxicab in Lexington Avenue, drove the wrong way into Fifty-sixth Street, backed again into Lexington Avenue, turned west rapidly into Fifty-seventh Street, knocked down a young woman and collided head-on with another automobile.

The young woman was Miss Catherine Shellabarger, 22 years old, of 281 South Centre Street, Orange, N. J. She fell parallel to the curb in front of another automobile, which passed over her without touching her, and then Mr. Harriman's machine, which had swerved sharply to the other side of the street, about fifty feet east of Park Avenue, crashed into an automobile driven by Frank M. Van Horne of Forest Hills Inn, Forest Hills, Queens.

Miss Shellabarger suffered a fracture of the skull. Mr. Harriman suffered from shock. They were taken to Lexington Hospital. Mr. Van Horne was unhurt and his machine was only slightly damaged, but Mr. Harriman's car was overturned. Later Patrolman Mulhall, who, with Patrolman McLaughlin,

had heard the crash and took the injured persons to the hospital, served on Mr. Harriman a summons charging him with reckless driving. It is returnable in the Traffic Court Tuesday morning at 11 o'clock.

Martin Mound of 191 Avenue A, a taxicab driver employed by D. Walker of 159 Bragaw Street, Long Island City, gave the police a wallet which he said belonged to Mr. Harriman. He said Mr. Harriman's machine struck the rear of his taxicab on Lexington Avenue, between Fifty-fifth and Fifty-sixth Streets. Mound said he stopped his car, jumped on Mr. Harriman's running-board and demanded his license.

"He didn't say a word," Mound continued, "but handed me a wallet, turning his car into Fifty-sixth Street. I yelled to him that it was an eastbound street and that he was driving west. He didn't seem to understand. Several times his car stalled in the block, and then he backed into Lexington Avenue, headed north, and driving fast turned into Fifty-seventh Street. I was hanging on the running-board as he turned that way, paying no attention to the whistles of the traffic policeman to stop. The car turned the corner so fast I was thrown off, and then when I got up I saw his car lying on its side."

First Murder in an Airplane Is Reported; Gem Dealer Robbed, Body Thrown Overboard

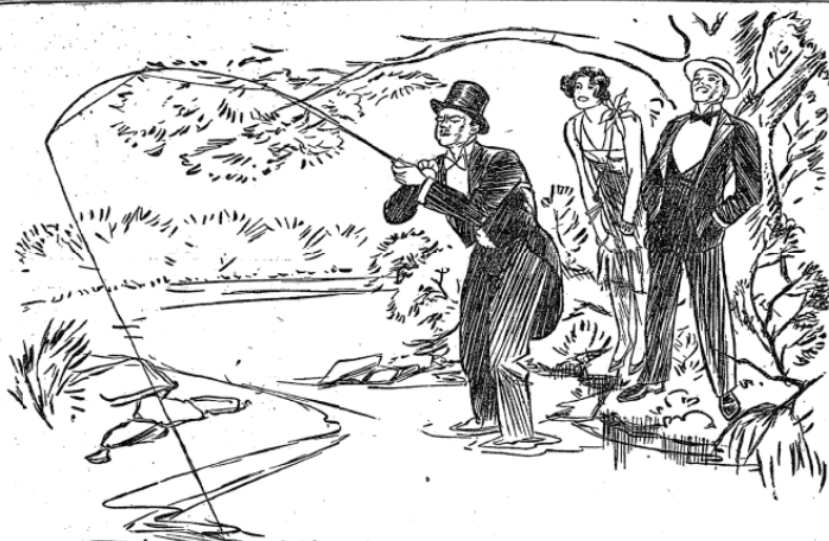
Copyright, 1925, by The New York Times Company.
Special Cable to THE NEW YORK TIMES.

LONDON, June 11.—Probably the first known case of murder in an airplane is chronicled by The Morning Post's Belgrade correspondent.

A wealthy diamond merchant named Lasker, from Strasbourg, left Vienna in an airplane for Budapest some time ago with a valuable consignment of stones. As the machine was late in arriving, his brother informed the police, and after five days Lasker's dead body was found near Sopronia, Austria.

It is alleged he was murdered by his private secretary and the pilot of the airplane, who seized the diamonds, valued at 2,000,000 francs, and threw the body overboard, afterward destroying the airplane.

The secretary is said to have escaped to Bulgaria, and the information of the police leads them to believe he killed the pilot to avoid sharing the proceeds of the robbery.



Trout Fishing ~ in Evening Clothes



**Ready to wear
SUITS
One Price Only
\$75**

Also a complete line of Top-coats, Dinner Suits, Dress Suits, Cataways, Knickerbockers, and Flannels, all moderately priced.

WE all know we won't need evening clothes in a Maine fishing camp or wading boots in a Newport dining room. But betwixt and between, the problem of vacation clothes is sometimes puzzling. Many a man's vacation is spoiled by the discovery that he has come to the right place with the wrong clothes.

D'Andrea Brothers have had long, practical experience with this question of vacation clothes. Tell us where you are going, and we can give you a pretty good line on what you will need.

Our *Ready to Wear* Department is equipped to give you prompt service without the slightest sacrifice of fit or satisfaction. Here you will find everything you need, from knickerbockers to evening wear, with a wide selection in materials and a complete range of sizes.

Remember, too, that D'Andrea Brothers' *Ready to Wear* Clothes are of a quality and in a class apart. Every garment is designed, made and finished in our own workrooms by custom-trained tailors who work under our own close personal supervision.

D'Andrea Brothers Inc.

MEN'S TAILORS
587 Fifth Avenue at Forty-seventh.
TELEPHONE - MURRAY HILL 5532